

## **LA CORRIDA FIN DE SIECLE : UN LOISIR CONTROVERSE (Parcours dans la presse de 1890 à 1915)**

Sandra ÁLVAREZ, CREC

Los toros, espectáculo nacional más importante de finales del siglo XIX, despertaron nuevas polémicas. Las masas se enfrentaron con los intelectuales, cuando éstos se propusieron suprimir dicha diversión, que consideraban causa de la decadencia nacional. Las controversias tauromáquicas fueron tanto más intensas cuanto que inundaron la prensa cotidiana y nacional. Sus columnas se convirtieron en el campo de batalla favorito de los taurófobos y taurófilos, y el receptáculo de las rivalidades políticas y parlamentarias en torno a las corridas. ¿Cómo la prensa llegó a ser un instrumento de propaganda antitaurina cuyo objetivo era censurar la fiesta nacional?

Bullfighting, being perceived as the most fashionable entertainment at a national level at the end of the nineteenth century, triggered off a controversy. The masses and the intellectuals did confront each other. The last mentioned wanted to put an end to this leisure regarded as being the origin of the national decay. These controversies about bullfighting were all the fierier as they expanded to both daily and national press. Their front-pages were turned into the favoured battlefield of the pro-bullfight and the anti-bullfight and welcomed the political and parliamentary tilts about bullfighting. How did news papers become an anti-bullfight propaganda tool whose major goal consisted in banning the National Holiday ?

La corrida, perçue comme le loisir national le plus en vogue de la fin du XIXe siècle, continue de déchaîner les polémiques (ses détracteurs et ses défenseurs s'opposant dès le XVI<sup>e</sup> siècle). Elle fait l'unanimité des masses, bien que fustigée par la plupart des élites bien pensantes. C'est un spectacle qui dérange, systématiquement considéré comme un loisir problématique parce que honteux et, surtout, peu propice à un enrichissement intellectuel.

Le courant anti-taurin redouble d'intensité au tournant du siècle, au moment où l'Espagne traverse une période de crise. Les corridas sont, aux yeux des intellectuels de l'époque, la cause première de la décadence nationale. Ils veulent supprimer ce loisir qui fait partie du « problème » de la nation, et cause le retard économique et culturel du pays, de ces masses qui s'avilissent. Ils manifestent un mépris certain envers ces dernières, cette plèbe (dont ils dénoncent la dégénérescence et la décadence) qui ne pense qu'à se réjouir et se divertir dans les arènes.

Cette période est particulièrement riche en controverses tauromachiques, d'autant plus qu'elle correspond à l'essor de la presse quotidienne et nationale. Celle-ci semble devenir le lieu crucial où s'affrontent taurophobes et taurophiles. Le débat anti-taurin n'est donc plus l'apanage d'une minorité d'intellectuels, mais s'ouvre à un plus grand nombre, notamment aux chroniqueurs taurins, fervents défenseurs de la fête nationale. Outre le fait de donner une vision du rapport au loisir, la presse devient par ailleurs le réceptacle des joutes politiques et parlementaires autour de la corrida.

Comment devient-elle un instrument de propagande anti-taurine ? Celle-ci dévoile-t-elle une volonté de censurer la fête nationale ?

## **I) Les polémiques anti-taurines dans la presse de fin de siècle**

### **La presse : premier vecteur de la polémique anti-taurine au XIX<sup>e</sup> siècle**

C'est du début du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on date l'apparition des premières critiques dans la presse à l'encontre de la corrida. Certes, elles ne sont pas très nombreuses<sup>1</sup>, mais elles soulignent déjà la volonté de provoquer le débat, d'élargir la discussion, de rassembler une majorité en faveur de sa suppression. Les critiques journalistiques deviennent de plus en plus intenses au cours du XIX<sup>e</sup> et, surtout, à partir de 1868, date à laquelle les campagnes anti-taurines se multiplient<sup>2</sup>. En 1877, dans *El Globo*, José

<sup>1</sup> José María de COSSÍO, *Los Toros*, Madrid, Espasa Calpe, 1982 [1943]. Dans le tome II, « Polémicas periodísticas », p. 167-169, il dresse une liste des quelques revues qui publient des articles qui combattent la fête nationale : *Cartas españolas*, *Correo literario y mercantil*, en 1828, *El Correo de Andalucía*, en 1857.

<sup>2</sup> J. M. COSSÍO cite les campagnes anti-taurines du début des années 1870 du quotidien madrilène *El Orden* ; en 1874, Ángel Fernández de los Ríos publie des articles contre la fête, dans *La Ilustración española y americana*, auxquels répond le journal professionnel *El Toreo*. Il évoque notamment une

Nakens<sup>3</sup> établit la liste des journaux qui combattent la fête taurine : *La Época*, *La España*, *La Fe*, *La Nueva Prensa*, *El Pueblo Español*, *La Paz*, *El Siglo Futuro*, *La Política*, *El Pabellón Nacional*, *El Diario Español*, *El Constitucional*, *La Iberia*, *El Tiempo* et *El Popular*. Un tel inventaire montre combien cette campagne dans la presse était déjà très vive. Ces articles donnent par ailleurs naissance à une multitude de revendications et de panégyriques, sous forme de pamphlets et de brochures<sup>4</sup>.

La chronique taurine fait son apparition pour la première fois dans le *Diario de Madrid*, en 1793 (chronique signée *Un curioso*)<sup>5</sup>. Elle ne se généralise dans la presse quotidienne qu'à partir du deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> et contribue, semble-t-il, au développement de la circulation des périodiques. La presse taurine finit par acquérir une certaine catégorie littéraire, grâce à la plume de ses chroniqueurs tels qu'Antonio Peña y Goñi<sup>6</sup> (directeur de *La Lidia* entre 1884 et 1896 ; il écrit aussi dans *EL Globo* et *El Imparcial*), Mariano de Cavia (*El Liberal*, *El Imparcial*, *El Burladero*, *La Lidia*), José de la Loma (*El Liberal* ; il dirige *Madrid Cómico*, en 1900, il est également rédacteur de *Juan Rana*).

L'analyse de la presse du XIX<sup>e</sup> siècle met en évidence le fait qu'à partir de 1895, pour survivre, de nombreux journaux – surtout les revues de divertissements – vont devoir ouvrir une section à la chronique taurine : par exemple, *El Comiquito revista de teatros* devient, le 31 mars 1900, *revista de teatros y toros*. C'est une véritable

apologie : *Defensa de las corridas de toros*, collection d'articles publiés dans *El Mediodía* (Málaga), par Juan Sancho Jiménez.

<sup>3</sup> José NAKENS, journaliste et écrivain (1841-1926), rédacteur dans *El Globo*, entre 1876 et 1879, fondateur de *El Motín* (hebdomadaire anticlérical), en 1881.

<sup>4</sup> Un bon nombre d'entre elles sont répertoriées dans *La fiesta nacional (ensayo de bibliografía taurina)*, Madrid, Biblioteca Nacional, 1973, et dans Graciano DÍAZ ARQUER, *Libros y folletos de toros (bibliografía taurina)*, Madrid, Librería de Pedro Vindel, 1931.

<sup>5</sup> Pour une analyse approfondie de la naissance de la chronique taurine, cf. Alejandro PIZARROSO QUINTERO, « La fiesta de toros y el periodismo español del siglo XVIII », in *Estudios de historia social*, Madrid, n° 52-53, janvier-février 1990, p. 369-384 ; « Algunas noticias sobre las publicaciones taurinas madrileñas, 1874-1931 », in Ángel BAHAMONDE MAGRO y Luis Enrique OTERO CARVAJAL (coords.), *La sociedad madrileña durante la Restauración, (1876-1931)*, Madrid, t. II, 1989, p. 373-387 ; « Cronistas y críticos taurinos: escritores, aficionados, "sobrecogedores" y periodistas profesionales », in Jean-Paul DUVIOLS, Annie MOLINIÉ BERTRAND et Araceli GUILLAUME ALONSO (coords.), *Des taureaux et des hommes : tauromachie et société dans le monde ibérique et ibéro-américain*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1999, p. 221-240.

<sup>6</sup> Il eut plusieurs pseudonymes dont *El tío Jilena*, *La Señá Pascuala*, ou *Don Jerónimo*. « Peña y Goñi, crítico musical, catedrático, académico de Bellas Artes, cronista brillante y apasionado, imprime un acento literario y un empaque artístico a este género periodístico, desconocido hasta entonces : [...] dejó una huella imborrable que le sitúa en el lugar del más célebre cronista de aquella época de rivalidad entre frascuelistas y lagartijistas », in *Crónicas taurinas* — recopilación por José Altabella —, Madrid, Taurus, 1965, p. 24.

explosion de la *afición* que connaît cette fin de siècle, et Luis Carmena y Millán recense, dans *Bibliografía de la Tauromaquia* (1899), 360 revues taurines<sup>7</sup>. Les rivalités que connaît le monde de la tauromachie (*Frascuero vs Lagartijo ; el Guerra vs Mazzantini ; Bombita vs Machaquito ; el Gallo vs Vicente Pastor ; Joselito vs Belmonte*) sont à leur tour reproduites dans les chroniques partisans (souvent pour des raisons artistiques) d'une façon de toréer.

C'est surtout depuis les grands quotidiens (*El Imparcial, El Liberal, El Heraldo de Madrid*) que l'on s'attaque à la corrida. Les revues spécialisées représentent davantage un organe de défense de la fête nationale. Mais la presse générale, au sein de laquelle s'opposent chroniqueurs et détracteurs, est paradoxalement fort critiquée par ces derniers qui lui reprochent d'accorder une place prépondérante aux comptes rendus de corridas.

### **Un loisir prédominant dans la presse**

La presse madrilène et la presse sévillane sont la cible des critiques. Elles laissent aux comptes rendus des corridas une trop large place et, ce, au détriment d'autres informations sociales et politiques. La question de la responsabilité d'un tel déséquilibre reste difficile à cerner : est-ce une forte demande du public de plus en plus aficionado ? ou bien, au contraire, est-ce la presse qui alimente la curiosité du public en multipliant les chroniques ? Unamuno fut l'un des premiers à s'en plaindre : « lo peor de los toros no es que haya tantas corridas, sino que se hable tanto de ellos »<sup>8</sup>. Il dénonce le tirage excessif de la presse taurine, sa mauvaise qualité, ses piètres journalistes, responsables du « climat d'une vulgarité affligeante qui flatte les instincts morbides des lecteurs »<sup>9</sup>.

J.G. Acuña, dans *España (semanario de la vida nacional)*, s'insurge contre la place qu'accorde la presse aux corridas, considérant qu'un tel loisir ne peut que porter préjudice à la qualité du genre.

<sup>7</sup> Citons, parmi les plus connues : *La Lidia* (1882-1900), *El Enano* (1885-1910), *Sol y Sombra* (1897-1946) .

<sup>8</sup> Cité par *Sobaquillo* dans *Nuevo Mundo*, Madrid, 17-VII-1915.

<sup>9</sup> Jean-Claude RABATÉ, « Miguel de Unamuno et la *Fiesta Nacional* », in Jean-René AYMES et Serge SALAÜN (coords.), *Etre espagnol*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 254.

Uno de los motivos, acaso el mayor, si no el único, del menguado predicamento en que se tiene a la prensa española fuera de España, es la extensión inusitada que en ella disfrutan las reseñas de la lidia de reses bravas. Periódicos que se llaman populares, porque confunden la popularidad con la vulgaridad, dedican lo mejor y más visible de sus columnas a relatar las hazañas de los héroes coletudos, tristes epónimos de la España de ahora. [...] Periódicos madrileños, abarrotados de difusas y profundas crónicas tauromáquicas, seguidas de larga ristra de telegramas, en cuyo bárbaro y estrambótico vocabulario resaltan encendidos términos pasionales de ovaciones, frenesíes, orejas cortadas y salidas en hombros, entreverada de epítetos tales como “fenómeno”, “pontífice”, “todopoderoso” y otros conceptos abracadabrantes e inverosímiles<sup>10</sup>.

Armando Gresca, dans *Nuevo Mundo*, dénonce le même travers, estimant que les informations taurines données sont disproportionnées par rapport à l'intérêt qu'elles représentent et souligne, par la même occasion, combien la *afición* croissante pour cette fête barbare frôle le fanatisme :

La prensa tiene una gran parte de culpa en ese desbordamiento de entusiasmo por conceder en sus columnas una atención tan espaciosa a las reseñas de las corridas en toda España, atención que no solamente no merece el asunto sino que el prestigio de los periódicos obliga a conceder a temas de mayor transcendencia o simplemente de mayor interés [...]. Y es verdad tanta culpa tienen unos periódicos como otros<sup>11</sup>.

Beaucoup s'accordent à dire qu'il est scandaleux de constater le nombre de colonnes consacrées aux comptes rendus tauromachiques dans les plus grands quotidiens. « Supprimer », « réduire », « substituer » l'information sur le loisir taurin, telle est leur volonté. C'est surtout la sempiternelle image que l'Espagne donne d'elle-même à l'étranger qui se trouve à nouveau au cœur du débat. La honte est d'autant plus exacerbée qu'elle correspond à un sentiment généralisé d'infériorité en cette période de crise, où tous les regards sont tournés vers l'Europe, le modèle par excellence. Que va-t-on penser en Europe d'un pays où le loisir le plus en vogue est la corrida ? Or c'est en consultant la presse nationale que les étrangers se rendront compte de son manque de sérieux.

Singularmente en esta época del año en que, no sólo Madrid, sino España entera, arde en fiestas en su coso, la lectura de los periódicos madrileños [...] deja estupefacto al hombre más ecuánime que, desde el alto tendido del Pirineo nos contemple a través de nuestra prensa, engolfados en la zambra taurina más descomunal que vieron los siglos y a la que toda España sirve de redondel. [...] Si la Prensa es el índice de mentalidad de un pueblo, fuerza es confesar que la imagen de España, reflejada en esos espejos de costumbres que se llaman periódicos,

<sup>10</sup> J.G. ACUÑA, « La guerra, la prensa y los toros », in *España (semanario de la vida nacional)*, Madrid, n°26, 22-VII-1915, p. 305.

<sup>11</sup> Armando GRESCA, « Orejas y rabos », in *Nuevo Mundo*, Madrid, 01-X-1915.

no puede ser más horrible. Están los periódicos madrileños haciendo la caricatura de España<sup>12</sup>.

« Honte » associée à « barbarie » reviennent comme un *leitmotiv* pour caractériser un spectacle populaire qu'une partie de la presse encense et qu'une minorité rejette. On la rend responsable de l'engourdissement des Espagnols alors qu'ailleurs, et de façon simultanée, ont lieu des événements bien plus graves (1898, perte des colonies ; 1909, guerre avec le Maroc et mouvements sociaux à Barcelone ; 1914, début de la première guerre mondiale). Il semble y avoir un décalage entre les préoccupations du peuple et ce que le pays vit historiquement<sup>13</sup>.

Tienen la culpa de que el público se entusiasme, de que la afición vaya en aumento y de que en todas partes se nos deprecie considerándonos como un país que no se preocupa de otra cosa, ni siente otra afición, ni se interesa por otro asunto que por la fiesta de toros, muy brillante, muy colorista, muy pintoresca, muy alegre, pero absolutamente bárbara<sup>14</sup>.

Acuña déplore, plus loin, le manque de professionnalisme de la presse qui néglige de renseigner le public sur les événements internationaux : pays resté neutre lors de la première guerre mondiale, l'Espagne est supposée jouer son rôle d'information auprès des pays voisins belligérants.

Buscan muchos la prensa española para aprender en ella aquella parte de la verdad que la censura militar ceda cuidadosamente al público. Suponen a los periódicos de Madrid atentos exclusivamente a las vicisitudes de la gran guerra (la guerra por antonomasia), y cumpliendo sus deberes de neutrales [...]. Y cuando ansiosos de calmar su sed de verdades, despliegan un periódico español, ¿ qué hallan ? Dos o tres columnas o páginas de toros. El pensamiento español, la crítica española de la guerra, no aparecen por ninguna parte [...]. Cuando el historiógrafo o el curioso erudito del siglo XXI acudan a las colecciones de periódicos españoles buscando en ellos la narración puntual, el comentario justo y la crítica razonada y austera, [...], experimentarán la inefable sorpresa de topar con la crónica minuciosa de mayor

---

<sup>12</sup> J.G. ACUÑA, « La guerra, la prensa y los toros... », p. 305.

<sup>13</sup> Ce décalage entre préoccupations politiques et préoccupations tauromachiques se retrouve dans l'admiration que le peuple ressent envers le torero, véritable figure nationale, vedette enviée de tous en raison de ses rémunérations et de son prestige. Les intellectuels déplorent cette adoration sans limite, d'autant plus qu'elle n'est en aucune façon manifestée envers d'autres hommes peut-être plus utiles à la nation. Cf. Edmundo de Amicis, cité par Sonsoles DÍEZ de RIVERA, « De toros y toreros », in *España fin de siglo 1898*, Barcelone, La Caixa, 1997, p. 192 : « la inauguración de las corridas de toros en Madrid es mucho más importante que un cambio de ministro ». Et M. de UNAMUNO, dans un article publié dans *El Flamenco*, n°2, 19-IV-1914, déclare : « lo triste es que cualquier torero de cartel sea en nuestra España mucho más y mejor conocido, y conocido de muchísima más gente, que el más sólido hombre de ciencia, el más íntimo poeta, el más profundo artista, el más noble político o el más abnegado filántropo ».

<sup>14</sup> Armando GRESCA, « Orejas y rabos », in *Nuevo Mundo*, Madrid, 01-X-1915.

apogeo y esplendor, que coincidió justamente con el de la mayor catástrofe que vieron los siglos<sup>15</sup>.

Support très prisé de divulgation d'information taurine, mais rendue en partie responsable de l'avilissement du peuple, la presse semble être le point de mire de tous, l'outil que l'on condamne et que l'on utilise paradoxalement pour manifester sa désapprobation et pour évoquer les méfaits de la corrida sur le peuple espagnol.

## II) « ; Abajo los toros ! »

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'engage une lutte sans merci entre apologistes et détracteurs. La presse devient un véhicule de propagande anti-taurine. La polémique s'étend, rebondit d'un journal à un autre, donnant l'impression que les censeurs font campagne. Ce qui, à première vue, apparaît comme censure, se transforme au fil des lignes en condamnation. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, déjà, ceux qui s'attaquaient à la corrida brandissaient des arguments esthétiques, économiques, mais aussi moraux<sup>16</sup>. Il semble que ces arguments soient repris par les taurophobes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

### La ruine des familles modestes

La presse quotidienne nationale dénonce, avant tout, le préjudice économique infligé aux familles qui se rendent aux arènes. *El Imparcial*, *El Heraldo de Madrid* multiplient les mises en garde à l'approche de la saison taurine. Eugenio Noel<sup>17</sup> est choqué par le budget que les familles consacrent à ce spectacle alors qu'elles crient famine et vivent dans la misère absolue :

El abono de este año es dos veces y media superior al del año pasado. Las corridas continúan siendo el negocio por excelencia, lo que indica que el flamenquismo de nuestra raza aumenta escandalosamente. [...] El mal de España no tiene remedio [...]. El español tira

<sup>15</sup> J. G. ACUÑA, « La guerra, la prensa y los toros... », p. 305.

<sup>16</sup> Los *Ilustrados* insistaient sur les arguments économiques (préjudices pour l'élevage et la production agricole) et éducatifs (la corrida favorise le développement des instincts féroces, cruels et sanguinaires qui rendaient les Espagnols barbares aux yeux des étrangers).

<sup>17</sup> Eugenio NOEL est un personnage quelque peu singulier qui partit en croisade contre le flamenco et la tauromachie, dès 1911. Il fonda *El Flamenco* suivi de *El Chispero*, deux hebdomadaires *antiflamencistas* éphémères (mai-avril 1914).

todos los años a los toros, es decir, cada año, en progresión creciente, de 250 a 300 millones, suma bastante para resolver el problema de nuestra cultura y educación<sup>18</sup>.

Le même méfait est rapporté dans *España* à l'occasion d'une corrida à Alicante, à laquelle participent *Joselito* et Belmonte : « Multitud de almas – nos dice un alicantino sensato – esperaba a los dos toreros el día de la corrida, [...] la llegada de los nuevos semidioses. Se les dieron vivas ensordecedores... y muchos padres dejaron sin pan a sus hijos por ver esta corrida »<sup>19</sup>.

Mais ce même argument économique est sujet de polémiques. Certains soulignent justement le rendement fructueux que les corridas engendrent dans plusieurs secteurs :

El que sistemáticamente combate las corridas de toros no se ha parado a reflexionar nunca el movimiento y la actividad que imprimen en determinadas épocas a la mayoría de las regiones de España. El comercio y la industria les deben sus transacciones más importantes en tiempos de ferias y festividades [...], innumerables familias viven y comen gracias al espectáculo<sup>20</sup>.

D'autres divergent, non sur l'argent dépensé, mais sur celui qui le dépense. Ils montrent du doigt les classes aisées qui se pavanent à cette occasion et qui permettent au spectacle de se maintenir et de se développer. C'est ce que J. Sánchez de Neira (chroniqueur dans *La Lidia*) faisait remarquer au Docteur *Thebussem* qui, dans ce même journal, proposait des solutions pour éliminer la *afición* :

Equivocación que padecen muchas personas suponiendo que por presenciar aquella fiesta hay familias que gimen en la miseria, que venden o empeñan a cualquier precio sus ropas, y que desatienden las más sagradas obligaciones; o lo que es igual: que el sostén del espectáculo tantas veces anatematizado sin fruto, le (sic) constituye la gente baja, pobre, y holgazana. [...] No mi buen doctor; no son los pobres que carecen de recursos para vivir, los que mantienen la afición a la lidia de toros bravos. Los pobres se resignan a ver un par de novilladas al año [...] de lo cual deduzco que quien va frecuentemente a los toros, y por lo tanto constituye el núcleo de afición, es la gente rica, que compuesta de títulos, banqueros, comerciantes, altos funcionarios y damas encopetadas, abandona el aristocrático salón de conciertos, para ocupar las mejores y más caras localidades de la Plaza, sin perjuicio de exhibirse de noche en la sala del Teatro Real, con sus mejores joyas y atavíos. Los ricos son a no dudarlo quienes mantienen y acrecientan la afición a las corridas de toros<sup>21</sup>.

<sup>18</sup> Eugenio NOEL, « El presupuesto del flamenquismo », in *España (semanario de la vida nacional)*, Madrid, n°11, 9-IV-1915, p. 125-126.

<sup>19</sup> « Panorama grotesco », in *España (semanario de la vida nacional)*, Madrid, n°29, 12-VIII-1915, p. 340.

<sup>20</sup> Mariano del TODO y HERRERO, « De tarde en tarde », in *La Lidia*, Madrid, 22-X-1900.

<sup>21</sup> José SÁNCHEZ DE NEIRA, in *La Lidia*, Madrid, 4-V-1885.



L'argument économique anti-taurin est cependant de poids à une époque où la famine réapparaît, et s'intensifie lorsqu'il est question de construire de nouvelles arènes. Les détracteurs s'insurgent devant un tel gaspillage. Cet argument, tant utilisé au cours des siècles passés, se double d'un souci moral : que faire de son temps ? Un journaliste, dans *Juan Rana*, considère que les aficionados le sont parce qu'ils s'ennuient :

« –¿Y por qué va usted? – se les pregunta y contestan: [...] – se mata la tarde ». Aquí está explicado todo el misterio de la afición: « matar la tarde ». Un aficionado es ante todo un gran aburrido, un hombre que carece de vida espiritual, que va poco a poco atrofiando su inteligencia<sup>22</sup>.

La corrida est conçue comme un spectacle inutile, qui endort le cerveau et l'esprit de l'homme, victime de son oisiveté. Elle cause donc le retard culturel et intellectuel du pays, ruine les familles modestes, mais aussi l'ensemble de la nation qu'elle pousse à la débauche.

### **Une entrave aux bonnes conduites**

Ce qui, aux yeux de certains, est une fête joyeuse où priment le mélange des classes sociales<sup>23</sup> et le mélange des sexes, représente, pour les autres, la chose plus immorale qui soit, incitant à la promiscuité des sexes, à un comportement dégradant, à une liberté d'expression qui n'est pas tolérable. La corrida incite à la perversité, à l'oisiveté, à l'immoralité. C'est la liberté de s'amuser basement qui est ici visée, voire censurée. Et la presse se fait l'écho de ce discours moralisateur. L'image d'une foule qui s'entasse, d'un désordre le plus absolu, où règne la plus grande confusion, revient sans cesse dans les descriptions des arènes.

El amplio circo taurino apareció a nuestra entrada inundado de gente : no faltaban tampoco en las localidades de preferencia damas distinguidas y hersas : la caridad las alentó para dar su mejor ornato a la fiesta. Ni hay nada tan genuinamente español como una función taurina. Allí *todo el mundo* se trata con espontaneidad y confianza : en ellas se emiten francas

<sup>22</sup> Timoteo ORBE, « La afición », in *Juan Rana*, Madrid, 3-V-1901.

<sup>23</sup> Sonsoles DíEZ de RIVERA, « De toros y toreros »..., p. 191 : « Gran mezcla de todas las clases sociales. Al entrar en la plaza se borran las categorías y las preferencias políticas, ya no hay más que aficionados y reina un espíritu democrático. Única diferencia: lo que cada cual había pagado por sus entradas ».

opiniones y *saltan* acaloradas disputas, y se aplaude, se grita y vocea con la misma libertad que el vendedor de bocas o de naranjas<sup>24</sup>.

La corrida représente un moment privilégié de partage, un moment de divertissement, où la promiscuité est tolérée, où regarder les jolies femmes n'est pas interdit. En effet, les arènes ne sont pas qu'un lieu où l'on va se divertir, mais où l'on se montre : ce jour là, les dames osent afficher leurs charmes, et se permettent même de provoquer les hommes.

Mujeres espléndidamente hermosas y soberanamente atractivas porque son mujeres españolas. [...] Sólo por verlas, sólo por aspirar los aromas de su aliento, agitados por el jugueteón abanico, y sólo por recibir en el fondo del alma [...] un rayo de sol que brote de unos ojos negros, se explica el entusiasmo que produce en los madrileños la inauguración de las corridas<sup>25</sup>.

C'est, en somme, l'occasion de transgresser un monde sensuel interdit : « una corrida hoy es monótona... Yo no voy a la Plaza por los toros ni por los toreros... Voy por las mujeres, mi eterna preocupación »<sup>26</sup>.

Mais, pour les détracteurs, ce mélange est source de débauche ; selon eux, les arènes servaient d'exutoire, d'école de la grossièreté et de mauvaise éducation, c'est un lieu où les valeurs morales sont bafouées. Les spectateurs des corridas symbolisent la passivité, la veulerie du pays dans son ensemble. Les femmes sont les premières à être critiquées, car il est entendu que la corrida n'est pas un lieu pour la gent féminine. Face à leur enthousiasme, certains dénoncent l'hypocrisie de leurs valeurs.

¡A los toros! éste es el grito que dan hoy muchas damas que luego concurren a cualquiera Junta de Beneficencia [...] y muchos varones graves y conspicuos que hablarán de la moral pomposamente en las sesiones del Ateneo o en las reuniones de los Padres de Familia<sup>27</sup>.

¡Esto no tiene contestación como no lo tiene lo inmoral de la presencia de la mujer en la plaza un ser sensible y adornado de tan bellos sentimientos presenciando espectáculos de tan fuertes emociones! La verdad es que un espectáculo que es tanto mejor cuanto más sangre corre en él y donde se oyen y están permitidas todas las palabras que el diccionario por no manchar el papel no estampa en sus páginas se califica él solo<sup>28</sup>.

<sup>24</sup> Enrique BALDELOMAR Y FABREGUES, « Pan y Toros », in *Correspondencia de España*, Madrid, 9-IV-1892.

<sup>25</sup> Calixto BALLESTEROS, « ¡Toros! », in *La Iberia*, Madrid, 25-III-1894.

<sup>26</sup> « ¿ Toritos a mí ? », in *Don Jacinto (semanario taurino batallador que no admite billetes de favor)*, Madrid, n°31, 12-X-1903, p. 2-3.

<sup>27</sup> Calixto BALLESTEROS, « ¡Toros! », in *La Iberia*, Madrid, 25-III-1894.

<sup>28</sup> Félix de la TORRIENTE, « Carta abierta », in *La Libertad*, Salamanca, 16-X-1891. Réponse à Pedro Dorado.

Spectacle immoral par excellence, flattant les bas instincts, poussant même à la criminalité, en somme, responsable de tous les maux sociaux. La revue taurine *Don Jacinto* reproduit un dialogue sur la moralité de la corrida et son influence sur les coutumes nationales.

- Las corridas de toros no influyen ni en bien ni en mal en las costumbres.
- ¡Que no influyen! De fijo que la criminalidad en España no sería tan cuantiosa, si se suprimiera ese espectáculo sangriento y brutal que recuerda las luchas circenses de los romanos. [...] Lo que declaro es que los toros son un espectáculo poco o nada edificante donde se pervierten los buenos sentimientos.
- Moral casera. En un artículo de Valera, *Apología de las corridas de toros*, puede usted hallar razones de peso que acaso le convencerán. Después de todo, maldito el interés que tengo de disuadirle. Las corridas de toros – discurre Valera – son una diversión popular, ni más ni menos contraria a las buenas costumbres que la comedia, el baile, el circo ecuestre, etc.<sup>29</sup>.

Rendre la fête nationale responsable de tous les défauts de la société, semble injuste aux yeux des défenseurs. Cependant, pour ses détracteurs, l'engouement national est tel qu'il faut anéantir les courses de taureaux. Et la presse elle-même devrait être l'objet de vigilance stricte afin de freiner la *afición* démesurée.

Este asunto de los toreros, mejor diré del absurdo y censurable fanatismo que muestra el público por la fiesta bárbara y sus héroes ha llegado a un extremo de exacerbación aguda [...]. Contribuye, por lo menos tanto como el diario, a la obra de excitación morbosa, de exaltación censurable la revista gráfica que ofrece en sus páginas con frecuencia y profusión dignas de motivo más noble y elevado, informaciones taurinas<sup>30</sup>.

Les arènes représentent également un lieu de liberté d'expression que le citoyen ne semble pas trouver ailleurs. Lucien Clare donne une définition de la fête, et insiste sur la notion de « renversement de l'ordre » que celle-ci implique, car « elle est pour celui qui la pratique une rupture avec l'ordre, avec les mécanismes ordinaires de la société. Dynamique et entraînant, la fête induit des conduites contraires à ce qui se fait à l'habitude »<sup>31</sup>. Et la corrida est, il est vrai, l'illustration de ce renversement car, dans les arènes, les rôles entre dominants et dominés sont inversés. Dans l'article suivant, le journaliste (taurophobe) présente les arènes comme lieu (dangereux ?) de liberté où le citoyen insulte impunément l'autorité sans crainte de représailles.

<sup>29</sup> « ¿Toritos a mí? »..., p. 2-3.

<sup>30</sup> Armando GRESKA, « Oreja y rabos », in *Nuevo Mundo*, Madrid, 01-X-1915.

<sup>31</sup> Lucien CLARE, « Avant-propos », in Lucien CLARE, J.P. DUVIOLS, Annie MOLINIÉ, (coords.), *Fêtes et divertissements* Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997.

Hay en este espectáculo una cosa admirable: la libertad casi salvaje para faltar a la *autoridad competente*. ¡ Cualquiera se atreva a *meterse con* un concejal en la calle ! ¡ Cualquiera osa escribir un artículo donde se aluda a un chanchullo municipal ! Los tribunales [...] darán inmediatamente cuenta del *ofensor*, el cual irá a ocupar en la cárcel la celda que debería ocupar el *ofendido*. En cambio en las corridas de toros, todo espectador tiene el derecho y aun el deber de llamar pillito, bruto, canalla, o lo que se le antoje, al concejal que preside. Para estos efectos de justicia popular, sería muy conveniente que turnaran con los concejales, en esa presidencia, algunos altos funcionarios y tal cual ministro<sup>32</sup>.

Supprimer cet antre sauvage susceptible de pousser à la rébellion, telle est la volonté de ses ennemis. Mais peut-être n'est-ce après tout qu'un lieu permettant une certaine revanche pour qui ne peut se révolter autrement<sup>33</sup>.

### **Loisir barbare qu'il faut remplacer par d'autres sports**

Barbare et sauvage<sup>34</sup>, la fête nationale ne peut être le symbole de la nation. Les détracteurs dénoncent dans leurs articles la violence du spectacle, son côté sanguinaire, la torture et la souffrance de l'animal traqué dans l'arène, son agonie longue et douloureuse. Autant d'arguments difficiles à récuser. Cependant, il s'agit là d'une divergence de points de vue. Là où certains voient la fête comme un art et analysent la prouesse esthétique des passes du torero, d'autres n'y voient que brutalité et sauvagerie, se rangeant davantage du côté de l'animal, le taureau ou le cheval, perçus comme victimes faciles de la cruauté de l'homme.

Les adversaires de la fête cherchent donc à orienter le peuple vers d'autres sports venus de l'étranger, jugés plus « européens » : la boxe, le base ball, le football<sup>35</sup>.

<sup>32</sup> Gil PARRADO, « ¡A los toros! », in *Germinal*, Zaragoza, 23-VII-1897.

<sup>33</sup> Un journaliste souligne dans « Méditation taurómaca », in *El Baluarte (diario republicano)*, Sevilla, 14-VIII-1903 : « El súbdito español puede en la plaza poner de oro y azul a los representantes de esa autoridad que, fuera del sagrado recinto acostumbra a ponerle verde ».

<sup>34</sup> F. PI y MARGALL s'indigne dans « Las corridas de toros », in *El Baluarte (diario republicano)*, Sevilla, 16-X-1900 : « ¡

Valiente fiesta la que permite que suenen en los oídos del moribundo aplausos estrepitosos en honor del que le sucede! Esto es precisamente lo que más pone de relieve su barbarie y los desastrosos efectos que produce. No sirve más que para empedernir los corazones y conducirlos a la maldad y al crimen ». John WHITE déclare dans « Obscurantismo y flamenquismo », in *Andalucía*, Sevilla, n°15, 31-VIII-1917, p. 5 : « Las corridas de toros son espectáculos despreciables, fruto de la indignidad de la patria española, [...] espectáculos de brutalidad, de dolor y de muerte que se llaman corridas de toros ».

<sup>35</sup> À ce propos, cf. Aquilino DUQUE, *El suicidio de la modernidad*, Barcelone, Bruguera, 1984, p. 126-127: « Convencidos de que esa propensión del español a la embestida le venía de la afición a los toros, los hombres de la Institución se trajeron de Inglaterra un balón de fútbol para que el pueblo español refinara sus gustos chocarreros y adoptara modales británicos. Todos sabemos de la carrera de ese balón,

Para desterrar las corridas hay que educar al pueblo y se le educa, aficionándolo a otros *sport*. [...] El señor Labra como presidente de la sociedad *La Vida del Campo*, y por ser tan contrario a los toros, podría intentar la introducción del bonito e interesante juego de *basse ball* (sic) o cualesquiera otros que pudieran sustituir con ventaja a los toros. [...] En Cuba ha dado aquel juego excelentes resultados disminuyendo la afición a los toros y haciendo de una juventud enclenque y raquítica una sociedad sana, robusta, inteligente y cultísima. [...] Hay cosas, querido Montero, que no tienen defensa, y una de esas cosas son las corridas; por eso creo que Usted no recibirá ningún artículo que se consagre a defender el mal llamado espectáculo nacional [...] ¿qué son las corridas de toros más que luchas de hombres con fieras?<sup>36</sup>

« Desterrar », « sustituir », aller dans le sens de la suppression du loisir national. Et, pour cela, il faut favoriser l'importation d'autres sports plus sains pour le corps et l'esprit. Eugenio Noel publie dans son journal *El Flamenco* (*semanario anti-flamenquista*) – qui, contrairement à ce que son titre indique, est consacré à combattre l'art du flamenco, mais surtout celui de la tauromachie – un article d'*Azorín* dans lequel celui-ci compare boxe et corrida. Sur la même page, on peut voir des photos faisant l'éloge du corps musclé des boxeurs.

El boxeo requiere una perfección corporal verdaderamente científica. Para ser boxeador es necesario hacerse músculos y órganos y sentidos de absoluta firmeza, proporción y salud. El *toreo*, requiere unas zapatillas de suela de goma, una coleta en el occipucio, una taleguilla, muchas lentejuelas, una barrera, una capa, estoques, banderillas, picas, caballos, cuadrillas, monosabios y monotontos en número infinito. El argumento de los aficionados *pseudo-inteligentes* es el de que el boxeo resulta más fiero y repugnante que el *toreo*. Aparte de que toda lucha entre hombres es repugnante por sí misma, hay que tener en cuenta que un toro y un torero están en condiciones de inferioridad el uno respecto del otro, y que la condición de toda lucha es una igualdad<sup>37</sup>.

Mais les apologistes s'insurgent contre ces loisirs de substitution. Un journaliste décrit un combat de boxe à Barcelone, en 1908 : celui-ci avait été organisé pour comparer sa violence à celle des corridas : « brutal, salvaje, e incivil espectáculo inglés [...]. Invasión de barbarie en nuestro culto pueblo. [...] Demostrar más y más el ultraje que se infiere a la fiesta española, a las típicas y viriles corridas de toros,

---

no sólo en España, sino fuera de ella, y tal carrera ha hecho por el terreno de la embestida que hoy no hay estadio que no tenga alambradas para proteger a los jugadores de las embestidas del respetable, alambradas que hasta la fecha no ha sido preciso instalar en ninguna plaza de toros ».

<sup>36</sup> Félix de la TORRIENTE, « Carta abierta » in *La Libertad*, Salamanca, 16-X-1891.

<sup>37</sup> AZORÍN, « Toritos, barbarie », in *El Flamenco*, Madrid, n°3, 26-IV-1914, p. 10-11.

comparándolas con aquel truculento pugilato »<sup>38</sup>. Pendant le combat, le public, indigné, abandonna la salle :

La cohibición de tales salvajadas, por muy extranjeras que sean, es altamente inmoral y repugnante, y nosotros más que nadie protestamos enérgicamente de que se haya consentido su consumación en esta capital. Serán todo lo incultas que se quiera las corridas de toros, pero jamás, llegarán a entrañar la bestialidad del boxeo<sup>39</sup>.

Et les défenseurs de la corrida, dès lors qu'ils comparent les deux loisirs, mettent l'accent sur les avantages de la corrida en tant qu'espace ouvert, où le public est bigarré, où l'essentiel consiste à apprécier l'habileté, l'agilité, l'art des toreros, alors que la boxe se déroule dans un lieu fermé, vicié, aux mauvaises odeurs, où deux hommes s'affrontent et se rouent de coups. Eduardo del Palacio, dans *El Imparcial*, compare les deux spectacles et fait une description ironique d'un combat.

Son bárbaras nuestras costumbres y nuestras fiestas. ¡Particularmente las corridas de toros! ese espectáculo bestial y salvaje, repugna a varios extranjeros. [...] ¡Cuán hermoso parece un hombre con un ojo al aire libre, o un "entrecot" colimaçon! ¡Qué bello el que arroja las muelas y las mandíbulas en un solo golpe! [...] Este espectáculo revela cierta dulzura de costumbres, ciertas aficiones artísticas [...] Entre un toro y uno de esos hombres salvajes, es más inofensivo y aun mejor ciudadano el toro<sup>40</sup>.

Les débats dans la presse se cristallisent autour de ces deux activités. Les articles opposant boxe et corridas se multiplient. Les moralistes, à défaut d'arguments, souhaitent favoriser la création d'associations à des fins plus intellectuelles<sup>41</sup>. La querelle est telle qu'un journaliste d'*ABC*, lassé de l'archarnement de certains intellectuels à fustiger les corridas dans la presse, propose une « exportation » de ces derniers.

Ahora la última moda es protestar contra las corridas de toros y utilizar el tema para lanzar de paso unos cuantos adjetivos despreciativos y denigrantes sobre la barbarie ciudadana y el irredentismo de los españoles, que también esto del desafecto a España constituye en ellos una

<sup>38</sup> José PICÓN, « Los toros y el boxeo », in *El Nuevo Jindama*, Madrid, n°43, 20-VII-1908, p. 2.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> Eduardo del PALACIO, « Espectáculos nacionales », in *El Imparcial*, Madrid, 25-VI-1889.

<sup>41</sup> Pedro DORADO, « Nota discordante », in *La Libertad*, Salamanca, 19-IX-1891 : « ¿Tan difícil sería la constitución de una asociación que procurase el cultivo de todas las artes bellas o siquiera de una asociación música que diese conciertos públicos al aire libre y ofreciese ocasión de solazar su espíritu al que, por falta de atractivos, tiene que buscar expansiones en determinados sitios, donde envenena su inteligencia, alcoholizándola, pervierte su sentido moral, cuando no lo pierde del todo, debilita sus fuerzas corporales, endurece su sensibilidad y destruye, la armonía que en un hombre bien equilibrado, debe existir? ».

caractéristica. Las riñas de gallos, las carreras de caballos con obstáculos, el colear hispanoamericano, las luchas greco-romanas, el mismo boxeo con que otros pueblos entretienen ocios, son diversiones admirables que proclaman el vigor y la energía de la razas. Únicamente las corridas de toros constituyen un espectáculo abominable, inculto, bárbaro y salvaje, testimonio irrefutable del irredentismo de un pueblo. Es una lástima, una verdadera pena que no se pueda con estos jóvenes intelectuales intentar una exportación como la que se hace con las naranjas o de aceitunas ; ellos conseguirían acaso dar con otro ambiente más propicio a sus expansiones geniales, y los demás nos quedaríamos tan tranquilos y viviríamos tan a gusto dentro de nuestra mediocridad y de nuestra modestia<sup>42</sup>.

Les défenseurs tentent donc de combattre une propagande anti-taurine de plus en plus présente dans la presse quotidienne et nationale. Aussi bien dans celle-ci que dans la presse spécialisée, ils s'efforcent de démonter les attaques qui cherchent à discréditer la corrida, voire la supprimer. Par ailleurs, ce loisir est d'autant plus menacé qu'il se retrouve au centre des débats politiques de l'époque, certaines mesures parlementaires allant, elles aussi, dans le sens de la suppression de la fête nationale.

### **III) Corridas et joutes politiques**

En cette fin de siècle, la corrida est prétexte à de nombreuses polémiques politiques dont la presse exacerbe la portée. Certains dénoncent l'opportunisme politique du gouvernement qui chercherait à détourner l'attention du peuple en organisant des corridas à des moments difficiles (1898, 1909). Parallèlement, on se désole de l'apathie du peuple qui préfère se rendre aux arènes, et ne semble pas être concerné par les événements du moment. Le moindre incident dans les arènes déclenche une kyrielle de campagnes anti-taurines sur lesquelles se greffent des tentatives législatives de suppression de la corrida, par le biais, notamment, de la question du temps de repos hebdomadaire. Autant d'événements que la presse s'empresse de reproduire, mais aussi de déformer.

#### **L'apathie patriotique et l'opportunisme politique**

En réponse aux critiques générales de la presse quotidienne qui déplore le comportement indolent du peuple face aux événements qui se déroulent à Cuba, les revues taurines multiplient les chroniques intitulées « Corridas patrióticas ». Luis

---

<sup>42</sup> « Para la exportación. Los toros y los intelectuales », in *ABC*, Madrid, 10-VII-1915.

Falcato, chroniqueur dans *Sol y Sombra*, publie un article, « ¡Guerra y Bomba! », dans lequel il souligne l'enthousiasme débordant du public qui se rend aux arènes, indice positif, selon lui, d'une certaine énergie :

¿Que el conflicto de España con los Estados Unidos está en vías de un desenlace próximo y nada pacífico? ¿Y qué? [...] ¿Que estamos en vísperas de una guerra? ¿Y qué? No es razón esa para que dejemos de rendir hoy, como siempre, culto ferviente a nuestra fiesta. [...] Se inaugura la temporada taurina y el pueblo acude entusiasmado a presenciar las corridas a aplaudir al *Guerra*, al *Bomba* y a Fuentes... ¡*Guerra!* ¡*Bomba!* Esos son los hombres del día; cualquiera de ellos es capaz de hacer temblar las patillas del *yankée* más *yankée* (dicho sea con perdón)<sup>43</sup>.

Ce cri, « ¡*Guerra!* ¡*Bomba!* » (surnoms de Rafael Guerra et de Ricardo Torres Reina), revient comme un refrain à chaque paragraphe. Et ce martèlement, outre le jeu de mots, a une double finalité : il acclame les toreros vainqueurs du jour, mais encourage par là-même les Espagnols à combattre l'ennemi avec la même ardeur. Le journaliste tient à souligner que ce loisir si décrié peut en fait inciter les foules à se mobiliser.

Vamos hoy con el mismo entusiasmo con igual fe que iremos mañana al combate para demostrar una vez más a los ojos del mundo que España con su carácter jovial, impresionable, *bullanguero*, si se quiere, y con su afición a los toros, más y más acendrada cada día, ha sido, es y será siempre el heroico pueblo de la Independencia. Firmes en esa convicción fundada en la historia patria, vamos a la corrida de inauguración, sin perjuicio de acudir luego a donde el deber nos llama. [...] Y no prolongando más esa lata patriótico-taurina, pido perdón y me retiro humildemente por el foro, pensando en la feliz oportunidad de estos dos nombres: “¡*Guerra!* ¡*Bomba!*”<sup>44</sup>

À cette époque, la presse est à l'origine du lieu commun qui signale que le jour même où l'Espagne perd l'empire d'outre mer, les Madrilènes se pressent aux arènes pour acclamer *Guerrita* :

Es difícil encontrar en este final del XIX, un escritor que mire con simpatía a la fiesta y precisamente la prensa de esta época habría de subrayar como suceso típicamente español y del peor y más inconsciente casticismo, el hecho de que el mismo día en que se hundía nuestra escuadra en Santiago de Cuba, la multitud desfilaba calle Alcalá arriba para ovacionar a *Guerrita*<sup>45</sup>.

<sup>43</sup> Luis FALCATO, « ¡Guerra y Bomba! », in *Sol y Sombra*, Madrid, 14-IV-1898.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> José María COSSÍO, *Los Toros...*, t. II, p. 186.



Mais cette donnée s'avère erronée. La presse a exagéré la concomitance des deux événements ou, du moins, a amplifié le sentiment d'indifférence des Espagnols face au désastre colonial. En effet, ce jour là, on envisagea de supprimer la corrida de Madrid, mais les autorités en décidèrent autrement « para no deprimir el espíritu público ». Cependant, ni ce jour, ni les jours suivants, on ne se précipita aux arènes : « sólo acudieron unos centenares de persona »<sup>46</sup>. Et le public qui s'y rendait ne manifestait que très peu d'enthousiasme. L'événement a donc été déformé et l'information, injuste, d'où les propos de Fernando Claramunt : « la prensa se olvidó de la autocrítica y desplazó la culpa a las verbenas, al género chico y a las corridas de toros »<sup>47</sup>.

Cependant, il est vrai que le gouvernement multiplia les corridas « patriotiques » de bienfaisance pour renflouer les caisses de l'État. Les revues taurines font l'éloge de ces corridas organisées au bénéfice de tous. On exalte leur bienfait pour la nation, le sentiment patriotique qui les anime, ainsi que les bénéfices économiques qu'elles engendrent.

No hay una sola vez que la caridad o el patriotismo reclame el poderoso elemento de nuestras corridas de toros. [...] En las grandes catástrofes, en las terribles desgracias, en los momentos en que la nación carece de fondos para la construcción de buques y adquirir pertrechos de guerra para defendernos de la piratería de que tiempo hace venimos siendo víctimas, no hay un ganadero que no ofrezca sus reses, ni diestro que no solicite poner su arriesgado trabajo a la disposición de los encargados de organizar las corridas benéficas o patrióticas. [...] ¿Hay corrida de toros? ¡Hay entusiasmo, hay patriotismo! [...] Sí, ¡Viva España! Y viva también el desprendimiento y patriotismo de sus hijos, los que exponen sus vidas defendiendo la integridad de la patria y los que también las exponen para recaudar fondos que ayuden a sostener la naval campaña<sup>48</sup>.

Un journaliste de *El Baluarte* n'hésite pas à dénoncer l'hypocrisie d'une certaine partie de la presse anti-taurine qui, non contente d'insister sur la mollesse du peuple, organise par ailleurs des corridas à des fins financières : « mucho censurar el espectáculo nacional, calificándolo de bárbaro, sanguinario etc. etc., pero cuando hay que buscar dinero para cualquier obra patriótica, benéfica o caritativa, ya se sabe el recurso principal : los toros »<sup>49</sup>.

<sup>46</sup> C'est ce que raconte Rafael HERNÁNDEZ, dans *Historia de la Plaza de Madrid*, cité par Fernando CLARAMUNT, in *Toreros de la generación del 98*, Madrid, Tutor, p. 66.

<sup>47</sup> *Id.* p. 67.

<sup>48</sup> *Franqueza*, « ¡Viva España! », in *Madrid taurino*, Madrid, 12-V-1898, p. 3.

<sup>49</sup> A. A., « Toros para... las letras », in *El Baluarte*, Madrid, 15-VI-1900. Propos tenus lors de la corrida organisée « en beneficio de la Asociación de la Prensa ».

Par le biais des articles anti-aurins, il semble que c'est le gouvernement et sa politique que l'on critique plutôt que le public lui-même. Le clivage politique traditionnel se retrouve dans la polémique aurine : d'un côté, les défenseurs de l'ordre établi illustré par la tradition de la corrida ; de l'autre, les intellectuels dits « libéraux ». *Sobaquillo* (surnom du chroniqueur Mariano de Cavia) dénonce le conservatisme de ces prétendus libéraux :

Que se llaman muy progresivos, muy liberales y hasta muy radicales, cuando cada uno de ellos lleva dentro del cuerpo un inquisidor más intolerante que Torquemada. Todo lo que no es de su gusto y todo el que no es de su cuerda, *ipso facto*, se debe exterminar<sup>50</sup>.

Ces hommes politiques voient dans ce loisir de masse, l'opium du peuple<sup>51</sup>. Et le gouvernement est montré du doigt comme le premier responsable de cette apathie sociale. Eugenio Noel est le plus virulent dans ses attaques contre le gouvernement :

El pueblo se divierte. Contad las almas que ahí hay. Los soldados están en guerra. La Hacienda perece. Emigran doscientos mil colonos por año. No inventamos máquinas. Nuestra cultura como nuestro dinero no se cotiza en parte alguna. Pero el pueblo se divierte. ¿Por qué? Porque le da la gana. Los Gobiernos dejan hacer. ¿Por qué? Porque en esa colosal e incesante masturbación el Pueblo se debilita y únicamente así puede tal Pueblo tolerar a tales Gobiernos<sup>52</sup>.

Certains politiciens eux-mêmes interviennent. F. Pi y Margall, par exemple, cherche à responsabiliser les dirigeants dans leur mission éducative, mission que la corrida ne favorise pas.

¿No habrá nunca un gobierno que ponga fin a tan salvajes fiestas, y nos moralice y civilice en más dignos espectáculos? Las fiestas han sido en todas las edades medios de educación y de cultura; y Ministerios, Diputaciones y Ayuntamientos habrían de favorecer y estimular las que mejor condujeran a cultivar el entendimiento y templar el corazón del pueblo. Conservar las corridas de toros es ya, además de un anacronismo, un verdadero crimen de lesa patria<sup>53</sup>.

À défaut d'intervention gouvernementale, ce sont de véritables campagnes anti-aurines qui s'organisent, généralement à l'initiative des intellectuels.

<sup>50</sup> *Sobaquillo*, « Tauromaquia a contrapelo », in *Nuevo Mundo*, Madrid, 17-VII-1915.

<sup>51</sup> C'est ce que Miguel de UNAMUNO dénonce dans « La afición », in *El Flamenco*, Madrid, n°2, 19-IV-1914, p. 5: « Los unos, los que se llaman a sí mismos tradicionalistas y nombres parecidos, le distraen así para que no se dé cuenta del estado de su alma y de lo que le falta en ella. Es la vieja divisa tradicionalista y reaccionaria de “¡pan y toros!” ».

<sup>52</sup> Eugenio NOEL, « Miscelánea aurina », in *El Flamenco*, Madrid, n°1, 12-IV-1914, p. 11.

<sup>53</sup> F. PI y MARGALL, « Las corridas de toros », in *El Baluarte*, Madrid, 16-X-1900.

### Les campagnes anti-taurines

Cet affrontement autour de la fête nationale a des conséquences au niveau parlementaire, ainsi qu'au niveau académique. Aux Cortes, la partie adverse essaie de faire voter des mesures pour la supprimer. Tous les moyens sont bons. Le moindre accident dans les arènes est l'occasion de lancer une campagne furibonde contre la corrida dans la presse. Le 27 mai 1894, par exemple, à la mort de *el Espartero* (« una de las tragedias toreras más clamorosas de la historia. [...] El drama fue tremendo y una ingente manifestación popular su entierro »<sup>54</sup>), ils tentent de faire abolir les corridas.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il y a un regain d'opposition. Les manifestations publiques, contre ou pour, se multiplient et sont la preuve de la passion qu'elles éveillaient et de l'influence des polémistes taurins sur le public (révélée par l'explosion des tirages). En 1901, une manifestation anti-taurine est organisée au Théâtre Principal de Barcelone avec les interventions, entre autres, de messieurs Ávila et Robert<sup>55</sup>. Leur proposition tient en cinq points : demande d'une loi qui supprime les corridas ; interdiction aux femmes et aux hommes de moins de 25 ans de toréer ; refus de toute demande de construction de nouvelles arènes ; interdiction aux autorités d'assister aux corridas ; augmentation de l'impôt sur les places au bénéfice de l'instruction publique. Ces conclusions rassemblaient une grande partie des courants de l'époque. La dernière est une claire accusation d'inculture et d'incivilité imputée à la fête.

Pascual Millán (journaliste dans *Sol y Sombra*) a craint que cette réunion ne déclenche tout une série d'articles dans la presse. C'était par ailleurs le souhait des organisateurs de la manifestation, avides de publicité, « porque la cuestión era hacer ruido ». Cependant, ce fut un échec. La presse n'a que très peu remarqué l'événement, d'où l'ironie du journaliste : « ¡No dar importancia a un mítin de esa magnitud, a una "asamblea" que de golpe y porrazo iba a generar el país! ¡Mentecatos! »<sup>56</sup>. Il reprend les arguments tant de fois brandis par les détracteurs de la fête nationale :

<sup>54</sup> Manuel RÍOS RUIZ, *Aproximación a la Tauromaquia*, Madrid, Istmo, 1990, p. 81.

<sup>55</sup> Bartolomé Robert y Varzábal (1842-1902), fait partie des « quatre présidents » qui, en 1901, sont élus et fondent la Lliga Regionalista, au moment de la création des partis politiques catalans. Tiberio Ávila Rodríguez (1843-1901) devient célèbre aux Cortes en proposant, en 1893, l'abolition des corridas. Il poursuit sa vaine campagne contre la fête nationale depuis la présidence de la Société abolitionniste.

<sup>56</sup> Pascual MILLÁN, « Crónica taurina », in *Sol y Sombra*, Madrid, 24-I-1901.

Tienen razón *esos mitinistas* : las corridas de toros son causa de todo lo malo que aquí ocurre. ¿Quiénes las presenciaron y ensalzaron en todo tiempo? Los golfos, los analfabetos, los indocumentados, los que no valían un pitoche. Cervantes, Lope de Vega, Calderón de la Barca, Vicente Espinel, Rioja, Rojas..., Estébanez Calderón. Nada, la gentuza. [...] Tienen razón los gallegos y catalanes, organizadores del famoso mitin ; la culpa de todo está en las corridas. Hay que suprimirlas<sup>57</sup>.

À cette censure parlementaire s'ajoute une censure académique : notamment celle dont fut victime Cavestany. Cet académicien publia un poème, « El Tentadero », dans *Blanco y Negro* le 4 juillet 1915, qui fut à l'origine d'une longue polémique tant dans la presse quotidienne (*Nuevo Mundo, España*) que dans la presse spécialisée. *Sobaquillo* reproduit un extrait de la pétition envoyée par les détracteurs à la *Real Academia de la Lengua* :

Hoy piden que la Academia Española prohíba a uno « de su seno » de escribir y ensalzar un deporte español. Los socios del Ateneo de Sevilla y otros « intelectuales » de aquella capital, profundamente indignados, han dirigido una instancia al presidente de la Real Academia de la Lengua « en solicitud de que se prohíba a los miembros de dicha Corporación, por honor de España, hacer ostentación de su calidad de académicos al pie de la firma con que suscriben apologías, como las corridas de toros »<sup>58</sup>.

D'autres campagnes anti-taurines s'organisent en ce début de siècle auxquelles répondent des forums organisés par le camp adverse, mais ce qui suscite un vrai problème d'ordre professionnel dans le monde taurin fut la question du repos hebdomadaire qui touchait la corrida en tant que loisir, et surtout en tant que travail.

### **La question du temps de travail : les corridas le dimanche**

La suppression des corridas le dimanche s'avéra être la mesure la plus menaçante par laquelle les détracteurs parvinrent presque à leurs fins.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la corrida avait lieu le lundi, *día de toros*, et en semaine, ce qui, comme le rappelle Araceli Guillaume, n'allait pas sans poser problème :

Ainsi les paysans et les artisans subissent un préjudice moral et économique, car ils sont poussés à l'oisiveté. En effet, les fêtes de taureaux ne pouvant avoir lieu ni le dimanche ni les

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> *Sobaquillo*, « Tauromaquia a contrapelo », in *Nuevo Mundo*, Madrid, 17-VII-1915.

jours fériés, elles le détournent du travail et sont donc nuisibles pour les individus mais aussi pour l'ensemble du corps social<sup>59</sup>.

La saison débutait en mars et finissait en octobre. En 1821, un décret royal limite les corridas au lundi après-midi, au lieu de l'habituel déroulement du matin et après-midi. Puis, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, on les organisa le dimanche, ce qui coïncidait avec les fêtes religieuses qui, dès 1867, étaient célébrées ce même jour<sup>60</sup>. À partir du XIX<sup>e</sup>, la saison taurine est inaugurée le jour de Pâques. Adrian Shubert souligne combien l'heure et les jours de corridas ont toujours été au centre des débats dans les différentes institutions. En effet, cinq heures de l'après midi (début de la corrida) était l'heure de reprise du travail après la sieste. La question du jour de la célébration de la corrida s'inscrivait donc dans un débat plus complexe entre festivités religieuses et journées de travail. En 1884, la Mairie de Madrid interdit les corridas en semaine, considérant que cela incitait les ouvriers à quitter leur travail plus tôt.

La particularité de cette fin de siècle, c'est de donner une dimension sociale au thème taurin en l'inscrivant dans le combat pour la limitation du temps de travail et pour le repos hebdomadaire. Dès la fin du XIX<sup>e</sup>, une série de lois cherche à réduire ce temps de loisir en supprimant les corridas le dimanche. En 1892, un premier projet de loi sur le repos dominical<sup>61</sup> est présenté par la Commission de Réformes Sociales (créée en 1883, puis remplacée par l'Institut de Réformes Sociales en 1903), mais ne semble pas être appliqué. Ce projet est à nouveau présenté 12 ans plus tard, le 3 mars 1904<sup>62</sup>, et voté par la Chambre, bien que suivi d'un tollé général dans le monde taurin. Non pas qu'il soit contre le repos dominical, mais il s'oppose à ce qu'il soit étendu aux corridas, considérées par ce décret comme n'importe quel autre travail.

---

<sup>59</sup> Araceli GUILLAUME, « Contre la corrida. Essai de typologie des positions anti-taurines (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », in Jean-Paul DUVIOLS, Annie MOLINIÉ BERTRAND et Araceli GUILLAUME ALONSO (coords.), *Des taureaux et des hommes...*, p. 18.

<sup>60</sup> Adrian SHUBERT, « En la vanguardia del ocio mercantilizado de masas: la corrida de toros en España, siglos XVIII y XIX », in *Historia Social*, Madrid, n°41, p. 122 : « En 1867, el cambio a los domingos de los días festivos religiosos serviría, según sus defensores, a la economía, en parte por quitar oportunidades a los españoles de caer en su «afición excesiva a la diversión».

<sup>61</sup> Luis TABOADA y fait allusion de façon ironique dans *Madrid Cómico*, Madrid, 26-III-1892 : « En estos momentos se discute en las Cortes un asunto interesantísimo. Trátase de aprobar una ley prescribiendo el descanso dominical, porque el Gobierno, que por lo visto nos ama entrañablemente, desea nuestro reposo los días de fiesta [...]. Para cumplir la orden de la autoridad es necesario entregarse al regocijo los días de fiesta ».

<sup>62</sup> Le décret est publié dans la *Gaceta de Madrid* du 4 mars 1904.

Carlos Serrano a souligné le fait que « l'image de *l'inutilité*, voire de l'immoralité du torero, opulent, richissime, supposé inculte et ostentatoire devient un lieu commun du discours social où elle s'oppose violemment à la légitimité revendiquée du *trabajador consciente* que le mouvement ouvrier [...] cherche à promouvoir au tournant du siècle »<sup>63</sup>. Il évoque la participation au débat des socialistes qui proposent, en plus de l'interdiction des courses de taureaux le dimanche, la fermeture des tavernes. Durant l'été de cette même année, le PSOE et l'UGT mènent une campagne d'opinion dont *El Socialista* publie certains articles :

¿Qué tendrá más fuerza, qué pesará más, la opinión de los trabajadores organizados, que son los más instruidos dentro de su clase, y la de las personas cultas que ponen en armonía sus hechos con sus palabras, o la de los toreros, los revisteros taurinos, los empresarios de las plazas de toros, los taberneros y aquellas otras personas que como el notable escritor Cavia después de criticar acerbamente el atraso de nuestro país, quieren que haya corridas de toros los domingos y que las tabernas estén abiertas ese día?<sup>64</sup>.

M. Gómez Latorre, représentant des Sociétés ouvrières de l'Institut, dans son article publié par *Heraldo de Madrid*, en octobre 1904, et repris dans *El Socialista* le 14 octobre 1904, analyse le rôle de la classe ouvrière dans cette affaire.

Que las corridas de toros, con sus derivados el flamenquismo y el matonismo, ejercen una influencia perniciosa en el pueblo español, está sobradamente demostrado por pensadores y escritores ilustres, y se halla en la conciencia de una gran parte de los mismos aficionados a esa fiesta. [...] Convencida la clase obrera consciente y organizada de que los nocivos efectos de ese espectáculo recaen principalmente en los incultos, en los analfabetos, en los que por bajo nivel intelectual son materia sugestionable por los espendores pintorescos de la fiesta y por la aparente facilidad de improvisar fortunas sin rendir tributo a las faenas de la producción útil, ha tiempo que viene pronunciándose contra las corridas de toros, ya en sus modestos periódicos, ya en mitins y asambleas<sup>65</sup>.

Ce discours anti-taurin était très généralisé dans les milieux progressistes et intellectuels. La corrida représentait, à leurs yeux, un loisir populaire contre lequel ils s'insurgeaient au nom d'une culture savante, moderne.

Par ailleurs les arguments socialistes provenaient, peu ou prou, d'une espèce de fond commun d'époque, que vulgarisaient tous les tenants d'un vague *régénérationnisme* pour

<sup>63</sup> Carlos SERRANO, « De l'habit de lumière à l'Espagne noire », in Jean-Paul DUVIOLS, Annie MOLINIÉ BERTRAND et Araceli GUILLAUME ALONSO (coords.), *Des taureaux et des hommes...*, p. 53.

<sup>64</sup> *Id.*, p. 54 : article de *El Socialista*, du 22-VII-1904.

<sup>65</sup> *Ibid.*

lequel les maux de la patrie étaient symbolisés par le *género chico*, le flamenco, la taverne et, justement, la course de taureaux<sup>66</sup>.

Les revues taurines publiaient les articles de protestation des aficionados. Un journaliste de *Don Jacinto* attire l'attention sur les effets contraires de la suppression des corridas le dimanche, en s'appuyant sur l'exemple du Mexique, en 1894.

Se acordó para que el descanso dominical fuera completo en todas sus partes, suprimir las corridas de toros que ya no tenían razón de ser en cualquier otro día de la semana. A medida que iban cerrándose los circos taurinos aumentaban el número de tabernas. Aquellos entusiastas aficionados privados de su afición favorita, buscaron en el *pulke*, bebida sucia, empalagosa, de rápidos efectos, lo que precisamente les faltaba para expansionarse dominicalmente. Vinieron las discusiones acaloradas, y con las discusiones, las reyertas, los homicidios. En aquellos días dedicados al dominical *descanso* era cuando más trabajaban los encargados de administrar justicia. Al fin tras de muchas cavilaciones, y a manera de ensayo, acordaron conceder permiso para la celebración de corridas de toros en las plazas de los distintos estados mejicanos, viendo entonces con agradable sorpresa que la estadística criminal volvía a su normalidad de siempre. Y como era natural, en aquellos días precisamente que *trabajaban* los toreros era cuando más *descansaban* los encargados de administrar justicia<sup>67</sup>.

En novembre 1904, suite à cette proposition de loi, les réunions entre défenseurs se multiplièrent à Bilbao, à Valence et à Madrid (dans les jardins du Buen Retiro). Le discours de Pascual Millán est publié le 10 novembre dans *Sol y Sombra* : « Comprendrán el absurdo de imponer el descanso dominical a personas que sólo trabajan en domingo ». Il attribue la décision de ces politiciens à « sus erróneas ideas sobre el espectáculo, su falta de españolismo y su indigestión de principios metafísicos y sociales ». Finalement, le règlement d'application de la loi sur le repos dominical modula ses effets pour la corrida, « las cuales sólo podrán celebrarse en domingo cuando coincidan con las ferias y mercados »<sup>68</sup>. Ce qui n'est pas sans constituer un paradoxe supplémentaire aux yeux de certains taurophiles. Voilà ce qu'en conclut de manière ironique un aficionado :

Esa ley despótica, contraria a las libertades y al sentido común pretende indirectamente concluir con nuestra típica fiesta nacional [...]. Pretenden *dar el golpe de gracia* a este

<sup>66</sup> *Id.*, p. 55.

<sup>67</sup> MOYA de ARPI, « Consecuencia de un descanso », in *Don Jacinto*, Madrid, n°60, 12-IX-1904, p. 7.

<sup>68</sup> José ÁLVAREZ y BUILLA en donne un extrait dans *Estudio comparativo acerca de la ley del descanso dominical*, Oviedo, 1906, p. 65 : « Exceptuánse de la prohibición: los trabajos que no sean susceptibles de interrupción por la índole de las necesidades que satisfacen. [...] El servicio doméstico, las fondas, los cafés y casas de comida, los espectáculos públicos, exclusión hecha de las corridas de toros, las cuales sólo podrán celebrarse en domingo, cuando coincidan con las ferias y mercados ».

espectáculo [...]. Según dicha ley, prohíbense las corridas de toros en domingo a menos que sean feriados... y ¡allá van más anomalías! En días feriados es cuando se celebran en casi todos los pueblos las llamadas capeas de reses bravas y en las que se cometen infinidad de barbaridades. [...] Pero se celebran en días feriados y estas barbaridades están comprendidas dentro de las excepciones de la ley ínterin<sup>69</sup>.

## Conclusion

La nouveauté du débat anti-taurin de cette fin de siècle repose sur deux éléments : le premier, sa divulgation dans la presse quotidienne et spécialisée ; le deuxième, l'émergence d'un courant de censeurs qui font campagne. Car c'est bien de censure du loisir dont il s'agit, et à tous les niveaux : journalistique (réduire le nombre de revues taurines, diminuer le nombre de colonnes consacrées aux comptes rendus taurins), parlementaire (supprimer les corridas par le biais législatif), et académique (exclure les membres susceptibles d'en faire l'éloge). Cependant, ce prurit moraliste, qui rassemble un noyau d'intellectuels et de journalistes, ne pourra pas venir à bout du loisir espagnol le plus populaire. Les arguments anti-taurins, loin d'être nouveaux, se répètent, et les mesures législatives se multiplient. Leur répétition est la preuve même de leur inefficacité.

En outre, à force de vouloir censurer, on aboutit à l'effet contraire : parler et faire parler de la corrida. Le discours contre ce loisir devient l'espace de rivalités politiques, et il s'inscrit pleinement dans la problématique sociale de l'époque autour du temps de travail et du temps de loisir, puisque la corrida est à la fois travail et divertissement. Et l'évolution même du jargon taurin le confirme : face aux *suertes* (les unités minimales de la corrida) qui renvoyaient au « jeu », s'est imposé le concept de *faena* qui évoque davantage la notion de travail.

---

<sup>69</sup> Un aficionado, « Cosas de España », in *Don Jacinto*, Madrid, 20-IX-1904.